EI. 8° Y
27401

RAGEOT • EDITEUR

LE FÉTICHE DE JADE

Jean Guilloré



Cascade AVENTURE

1525547

JEAN GUILLORÉ

LE FÉTICHE DE JADE

Cascade AVENTURE

COLLECTION Cascade

EL 8°4
27401

JEAN GUILLORÉ

LE FÉTICHE DE JADE

RAGEOT-ÉDITEUR

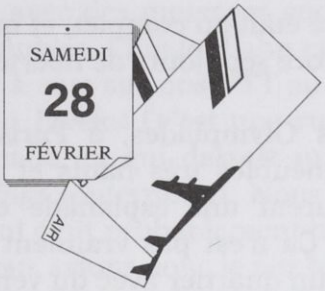
D.L.-12051993-14372

Merci à Isabelle, à Emmanuel, à Claude Cavezalle, à Jacqueline et Roger...

Couverture : Alain Korkos
ISBN 2-7002-0019-5
ISSN 1142-8252

© Rageot Éditeur - Paris 1993
Tous droits de reproduction, de traduction et d'adaptation réservés pour tous pays.
Loi n°49956 du 16-7-1949 sur les publications destinées à la jeunesse.





Le jour où cette histoire a commencé, nous étions ensemble, Claude, Babu, Zanzak, Youn'g et moi. Normal, on est inséparables. C'était une après-midi d'hiver, triste et froide comme la plupart des après-midi d'hiver à Paris. C'était l'après-midi du samedi 28 février.

En principe j'aurais dû me trouver à Megève, avec mes parents et ma sœur, en train de faire du ski. Claude aussi était censé être à la montagne. Babu aurait dû partir à Toulouse chez ses cousins camerounais, et la mère de Zanzak avait prévu de lui faire respirer le bon air de Bretagne. Mais Youn'g ne partait nulle part, alors nous avons tous décidé de rentrer la deuxième semaine pour finir les vacances ensemble.

Convaincre nos familles n'a pas été facile. Vous imaginez les réactions : « Comment, on t'offre un séjour au ski avec nous et tu préfères t'ennuyer tout seul à Paris, dans l'appartement ?... Qu'est-ce que tu vas encore faire, comme bêtises ? » Je vous passe les détails ; l'essentiel c'est que nous avions réussi, que la

bande était au complet, et que nous disposions d'encore sept jours de liberté.

Les Olympiades, à Paris, c'est un groupe d'immeubles très hauts et plutôt moches qui entourent une esplanade et quelques magasins. Ça n'est pas vraiment un beau quartier, c'est un quartier avec du vent et du béton, c'est tout. Mais je l'aime bien pour deux raisons. D'abord parce que j'habite là depuis longtemps et que j'en connais tous les recoins par cœur. Ensuite parce que c'est le plus beau terrain de jeu qu'on puisse imaginer.

Avec les copains, on y construit des aventures plus incroyables encore que dans les films, des poursuites insensées, des intrigues policières. Mais attention, on n'y joue pas comme les mômes, avec des costumes de Zorro et des revolvers en plastique. Non, notre jeu, à nous, est beaucoup plus compliqué. Chacun, à tour de rôle, est désigné Maître d'Aventure. Il doit alors préparer une histoire, inventer une énigme, créer des personnages et des règles. Puis il doit en faire part aux quatre autres en leur donnant un temps et un espace limité pour découvrir la clé du mystère. Ça a l'air simple, raconté comme ça, mais en fait, ça demande beaucoup de travail et pas mal d'imagination.

Nous venions de commencer la partie que Youn'g – ça se prononce « You » – nous avait préparée. Youn'g, il est très fort comme Maître d'Aventure. Il imagine toujours des scénarios

bourrés de pièges, avec des messages codés et des personnages troubles. Claude, Babu et moi, nous roulions côte à côte sur nos VTT au beau milieu de la rue du Javelot (c'est une rue qui passe sous l'esplanade, et qui dessert un vrai labyrinthe de parkings souterrains). Nous cherchions un indice qui était probablement inscrit sur la chaussée. Nous avions donc le nez tourné vers le bitume et nous avancions un peu au radar. J'étais assez inquiet parce que je soupçonnais Claude d'avoir reçu le rôle de l'assassin. Si c'était le cas, il pouvait à tout instant sortir le lance-pierres de son blouson et nous régler notre affaire. Je l'épiais discrètement. Il souriait. Ça ne voulait rien dire, il sourit tout le temps, Claude. Je l'ai laissé prendre quelques mètres d'avance, par précaution. Babu m'a adressé un clin d'œil et il a freiné pour rester à mes côtés. À cet endroit la rue fait un coude, Claude a disparu dans le virage, en pédalant doucement, sans tenir son guidon.

Brusquement, tout a basculé. D'abord il y a eu un cri, un petit cri aigu poussé par une voix féminine, puis un bruit de moteur qui démarrait en rugissant. Des phares puissants ont éclairé la paroi de béton. On a entendu un grand crissement de pneus, suivi d'un choc et d'un gémissement de métal tordu. Une jeune fille est apparue juste devant nous. Elle courait en regardant en arrière et semblait affolée. Une grosse Mercedes noire aux vitres fumées a jailli dans le virage, roulant à toute allure. Ses pneus

miaulaient en laissant échapper un sale nuage de gomme brûlée. Elle poursuivait la fille ! On a eu tout juste le temps de s'élancer sur le côté pour éviter de se faire écraser.

– Mais ils sont fous ! a crié Babu.

Je me suis précipité dans le virage en appelant :

– Claude !

Je l'ai trouvé assis par terre, il cherchait ses lunettes à tâtons. Son vélo, à côté de lui, était inutilisable, tout l'avant était passé sous la voiture, sa roue avait la forme d'un huit. Il s'est tourné vers moi :

– C'est des vrais tueurs ces mecs ! Ils poursuivent une gamine ! Fonce avec Babu, Marco, moi je vais chercher Youn'g et Zanzak... Vite !

– Mais....

– Fais ce que je te dis ! Passez par la rue Baudricourt ! Grouille !

Moi, j'aime bien réfléchir avant d'agir. Mais Babu ne m'en a pas laissé le temps, il pédalait déjà comme un fou vers la sortie du souterrain. Je l'ai suivi.

– Là, ils sont là !

Il me désignait la Mercedes qui venait de s'arrêter sur le trottoir. Trois hommes en sont sortis et se sont précipités vers le grand escalier en spirale qui monte sur la dalle. Il m'a crié : « Suis-moi ! » et il s'est lancé sur la roue arrière vers l'escalator.

– Poussez-vous !

Les piétons n'ont rien compris. Il faut dire

qu'ils ne s'attendaient pas vraiment à se faire doubler dans l'escalier roulant par deux VTT. Mais l'idée de Babu était bonne : nous sommes arrivés sur la dalle en même temps que la fille. Elle avait notre âge, à peu près, et la peau chocolat au lait. Elle paraissait paniquée, elle courait en faisant des zigzags et en pleurant. Je l'ai rejointe.

– Grimpe sur mon guidon, dépêche-toi !

D'abord elle a sursauté et elle a poussé un cri. Puis elle m'a regardé. Elle a dû trouver que j'avais une bonne tête parce qu'elle s'est un peu calmée. Elle m'a fixé un instant, l'air totalement hébété, en soufflant comme une otarie. Soudain une voix d'homme s'est élevée derrière nous, une voix qui lançait des ordres dans une langue que je ne connaissais pas. Ça l'a réveillée d'un coup. En une seconde, comme si elle avait eu un ressort sous les fesses, elle s'est retrouvée assise devant moi, les pieds posés sur le moyeu de la roue avant. J'ai fait demi-tour.

– Accroche-toi bien !

Alors que je m'appliquais à redescendre l'escalator sans qu'on se casse la figure (ça n'est pas évident avec quelqu'un assis sur le guidon, essayez, vous verrez), j'ai jeté un œil vers les trois horribles. Ils étaient repartis par l'escalier, ils arriveraient sur le trottoir presque en même temps que nous. Mince !... C'est à cet instant que j'ai eu un coup de génie. Enfin, génie, c'est peut-être excessif, mais si je ne me fais pas de

compliments, qui m'en fera, hein ? J'ai dit à Babu qui me suivait :

– Babu ! L'ascenseur de la tour Mexico, amène-le au sous-sol, fonce !

Un éclair joyeux a traversé son regard. C'était net, il avait compris mon plan. Il a laissé tomber son vélo et il est remonté sur la dalle en courant.

Ma roue avant s'est posée sur le trottoir alors même que les trois types y prenaient pied. J'ai foncé vers la droite. La Mercedes les attendait, ils ont sauté dedans. Leurs pneus ont à nouveau hurlé dans mon dos. Ça devenait coton, cette histoire ! J'ai fait une prière silencieuse mais ardente pour que Babu soit au rendez-vous et zou ! J'ai repris la rue du Javelot, la rue des parkings souterrains, aussi vite que je le pouvais... Aussi vite que je le pouvais, à vélo, avec une fille assise sur mon guidon et les muscles de mes mollets qui menaçaient de se mettre en grève pour cause de surcharge, c'était beaucoup, beaucoup moins vite que le monstre noir qui roulait derrière moi. L'espace entre nous fondait comme une glace à la vanille dans un four, je pouvais le dire sans me retourner, rien qu'au bruit.

La panique donne des ailes, on lit ça dans tous les bouquins, mais c'est encore en dessous de la vérité. Jamais, dans toute ma vie, je n'ai pédalé avec autant d'énergie. Enfoncés, les coureurs du Tour de France ! Je suis parvenu au virage juste avant la voiture. Là, j'ai blêmi : Babu n'était pas encore arrivé.

Il y a eu un grand coup de frein derrière moi. Et une autre voix d'homme. Celle-là en français, avec un accent terrible.

– Eh, vous ! Laisse le fille !

Trois portières se sont ouvertes en même temps et les trois occupants de la voiture sont sortis. Ils portaient tous le même costume sombre et les mêmes baskets. Ils se ressemblaient. Mêmes cheveux courts et très noirs, même couleur de peau, assez foncée. Deux d'entre eux portaient des moustaches. Ils ont entamé un mouvement d'encerclement. J'ai laissé passer quelques secondes, le temps qu'ils se soient suffisamment éloignés de leur voiture. Puis j'ai recommencé à pédaler, à toute vitesse vers le panneau qui indiquait : « Entrée Tour Mexico ». C'était quitte ou double, cette fois, ils étaient sur mes talons. Mais le miracle est intervenu : juste devant moi, la porte d'accès à l'immeuble s'est ouverte d'un coup.

– Par ici, fonce ! m'a crié Babu en s'effaçant pour faire de la place.

Il n'a pas eu besoin de me le répéter, je suis passé devant lui comme une trombe, toujours à vélo et sans laisser le temps à la fille de descendre du guidon. J'ai entendu la porte claquer dans mon dos. C'était une porte à code. Jamais nos poursuivants ne réussiraient à la franchir. Dans l'ascenseur nous attendaient Zanzak, Claude et Youn'g. Direction le trente-deuxième étage. Nous étions sauvés !